

... ..

# RÉCRÉATIONS

## AU COIN DU FEU,

HISTOIRES AMUSANTES,  
JOVIALES ET RÉCRÉATIVES.

DR  
219



A TROYES,

CHEZ BAUDOT, IMPRIM.-LIBRAIRE.

... ..

85  
L  
Y

# RÉCRÉATIONS

## AU COIN DU FEU,

HISTOIRES AMUSANTES,  
JOVIALES ET RÉCRÉATIVES.

01R  
249



ATROYES,

CHEZ BAUDOT, IMPRIM.-LIBRAIRE.

50.1228

---

## RÉCRÉATIONS *AU COIN DU FEU.*

---

### L'ENFANT DES NONNES:

Dans la plupart des pays catholiques, les religieuses avaient la réputation de faire d'excellentes confitures et de délicieuses pâtisseries. Elles les distribuaient entre leurs amis et connaissances aux principales fêtes de l'église. Cet usage traditionnel donna lieu un jour à un événement assez singulier dans le couvent de Saint-Julien, à Catane.

Quelques semaines avant Pâques, les nonnes de ce couvent s'étaient livrées comme de coutume à cette douce occupation. Force farine avait été usée, et après avoir confectionné la quantité de pâtisserie nécessaire, les saintes sœurs s'aperçurent qu'il restait encore une portion de pâte qu'on n'avait pas employée. De grands débats s'élevèrent sur la question de savoir ce qu'on en ferait. Chaque religieuse donna son avis. Enfin, après de longues délibérations, il fut décidé que ce reste de pâte servirait à former en effigie ce qu'elles ne pouvaient

espérer et créer en réalité : c'est-à-dire un enfant de grandeur naturelle, et du sexe masculin encore. Enchantées de leur projet, nos jeunes innocentes mirent aussitôt la main à la pâte; et bientôt un ravissant poupon naquit entre les mains de nos jeunes artistes. Rien ne manquait à ce petit garçon : l'œuvre était parfaite, complète, miraculeuse ! C'est même chose incroyable que de simples novices aient pu réussir à imiter ainsi la nature dans ses plus minutieux détails. Cependant le petit poupon n'ayant pas entièrement épuisé la pâte, mes nonnes s'avisèrent de faire servir le surplus à reproduire la figure du père Nicolas, le vicaire du couvent, homme vénérable et grand ami de l'hôtesse. Les saintes sœurs furent dans l'extase en contemplant leur ouvrage. Le père Nicolas et l'enfant circulèrent de main en main; l'enfant surtout fut caressé, choyé, fêté, embrassé comme s'il était en chair et en os.

Arriva l'époque de la confession. Les nonnes se présentèrent successivement au confessionnal; Ursule marchait en tête. Ce que les nonnes ont à confesser, je l'ignore, peut-être une pensée mondaine, peut-être un regard furtif lancé sur un beau jeune homme à travers la grille du parloir. Quoiqu'il en soit, la jeune Ursule, après avoir déroulé la

kirielle de ses petits péchés, finit par déclarer, d'un air timide et d'un son de voix tremblant, qu'elle avait fait un enfant. — Un enfant ! s'écria le prêtre, saisi d'horreur, cela n'est pas possible ! Et où cela ? — Mais dans le couvent, mon père, balbutia la pénitente, plus intimidée encore par l'indignation de son confesseur. — O scandale épouvantable !... Et depuis quand ?... — Depuis samedi dernier, sanglotta la sœur. — Et quel est le père ! s'écria le confesseur, curieux d'éclaircir ce mystère... Parlez, créature profane ! — Le père ?... demanda la jeune personne en hésitant... Puis elle répondit subitement : C'est le père Nicolas ! pensant à la figure en pâte qui représentait le digne vicaire. — Jésus Maria ! le père Nicolas !... Éloignez-vous, femme sacrilège, et ne souillez pas mes oreilles de vos scandaleuses confessions !... je ne puis vous absoudre : retirez-vous !!! Et sœur Ursule se retire toute confuse et humiliée. Mais quel fut l'étonnement du saint personnage quand toutes les compagnes de sœur Ursule vinrent se confesser du même péché ! Dix-sept fois ses oreilles furent scandalisées de la même confession, et dix sept fois le père Nicolas fut dénoncé comme le père de l'enfant !

Honte éternelle ! opprobre de l'église et du clergé ! dit le prêtre en frémissant

de colère et d'indignation. Et ses lèvres se contractèrent, et dans sa sainte fureur, il allait saisir un crucifix pour chasser les nonnes du sanctuaire, quand il vit revenir sœur Ursule, tenant d'une main le père Nicolas, et de l'autre, le mystérieux enfant qui avait donné lieu à ce singulier quiproquo. On conçoit la joie que ressentit le saint personnage en trouvant les choses tout autrement qu'il n'avait imaginé. Il blâma vertement les religieuses de leur profane habileté à reproduire le sexe prohibé, puis il leur imposa une pénitence et leur donna l'absolution.

#### TIRER UNE CAROTTE.

On dit *tirer une Carotte*. C'est une plaisanterie toute française, car elle date de la grande armée. Recevait-on sa haute paie ou de l'argent du pays, vite une carotte, et le conscrit expiait à la cantine le tort de son inexpérience. A cette époque, de pareilles scènes ne se passaient guère ailleurs que dans nos camps. Mais lorsque nos soldats furent obligés de rentrer dans leurs foyers ils rapportèrent leurs vieilles habitudes, et la *Carotte* ne fut pas oubliée; son règne devint général et depuis le cabaret de village jusque dans le cabinet d'un ministre, on tire des carottes partout, même dans une légion où se trouve un tambour qui est

tout aussi fort sur la carotte que sur sa caisse. Un jour de joie, l'argent manquait à l'appel, mais le désir était présent; comment le satisfaire? Il lui vint une idée: « Si j'allais voir le colonel! C'est ça; je m'en vais lui dire une craque; il n'en saura rien. » Il part.

— Eh bien! César, que me veux-tu?  
— Oh! mon colonel, vous êtes bien honnête; c'est que c'te nuit, j'ai rêvé que vous étiez malade. Vous étiez à l'article de la mort; si bien que ça m'a ému sensiblement, et quand je m'suis réveillé, que j'pleurais à chaudes larmes. — Pauvre garçon, rassure toi; tu vois que je me porte bien. — Oh! je le vois, mon colonel, c'est une erreur de mon sommeil. C'est que, voyez-vous, mon colonel, vous êtes le père de votre légion, et je vous vénère et vous chéris comme un père. — Eh bien! merci, mon ami; c'est très bien, je suis content de toi; tu n'as rien à me demander? — Pardon; c'est que je n'osais pas. — Eh bien! parle. — Mon colonel, c'est que je vas me marier. — En vérité! je t'en fais mon compliment, c'est très bien; et ta femme est-elle jolie? — Mon colonel, jolie comme notre drapeau. — Allons, marie-toi, conduis-toi bien.... — Mon colonel, vous pouvez t'être sans crainte; mais vous savez, quand on se marie, on a un tas de petites dépenses, sa toilette et

puis le repas, car enfin il faut bien un peu... — Assez, assez, je comprends; tiens, voilà 40 francs.

Notre farceur part enchanté, et court trouver ses compagnons, afin de coisommer la dot. On entre au cabaret, et c'est à la cave qu'on envoie chercher la fiancée. On boit, on rit du colonel, et le soir, à la retraite, on battra des *fla* pour des *ra*. Quinze jours après, pareille bombe tenta notre homme, et toujours comme devant, gros de ruse et léger d'argent. — Colonel, je viens me recommander à vous, car vous êtes mon vrai père, et si je suis si malheureux... — Qu'as-tu donc, mon César? — Ma femme est morte, colonel! — Vraiment, mon pauvre ami! — Elle est morte hier; une si bonne femme! qui m'aimait tant, elle vous aimait bien aussi, mon colonel, car elle se souvenait toujours des 40 fr. — Ne parle donc pas de cela; quel âge avait-elle? — Dix-huit ans, colonel, fraîche comme un bouton de rose; et une éducation... il n'y avait pas un jeu de cartes qu'elle ne connût, et elle récitait par cœur une douzaine de romans, comme vous récitez votre théorie. — C'est bien malheureux. — Le plus malheureux, c'est que je n'ai pas seulement de quoi la faire enterrer. — C'est terrible; ma foi, mon cher, voilà 50 fr., fait lui rendre les derniers devoirs. — Ah!

mon colonel, je vous remercie bien, je vous réponds qu'elle sera enterrée proprement. Sorti de chez le colonel, il retrouve ses compagnons, on le proclame encore le *Carottier en chef*, et les 50 fr. de l'enterrement s'en vont retrouver le cadeau des nocés. Vous dire jusqu'où cela aurait été, je l'ignore. Mais un jour César, ivre à demi, et voulant se compléter, s'achemine vers son colonel pour une troisième carotte, et lui dit en entrant : Colonel, ma femme vient d'accoucher, et dans sa position... — Oh! dit le père de la légion en se souvenant qu'il avait une botte à la jambe droite, impudent drôle, damné farceur... ta femme accouche donc sous terre... Va tirer tes carottes ailleurs, ce disant il mit le tambour à la porte.

### LES CONSCRITS.

Voyez-vous cette jeunesse dorée qui parcourt les rues de nos villes avec des chants et des parures de fête? ils ont mis leur habit le plus luisant, leur pantalon le plus blanc, et leurs bas les plus bleus; leur chapeau est tout pavoisé de rubans aux mille couleurs, dont les bouts flottent au gré du zéphir. Au milieu de ces rubans est un carton qui porte un numéro. Ces jeunes gens sont l'espoir de la patrie. Ce sont les conscrits qui viennent de mettre à la loterie municipale,

de payer cet impôt de la chair et du sang que nous devons tous à vingt ans. Quand la vie s'ouvre devant nous, quand nous avons jeté à la fortune nos premiers hameçons et que l'amour nous a jeté ses premières fleurs, il faut s'interrompre aux premiers pas de notre carrière pour obéir à cette dure loi de la conscription qui n'excepte personne, frappe sous le chaume et sous l'ardoise, et ne s'arrête que devant les habits de deuil de la veuve, à laquelle elle laisse son fils aîné ! Mais à vingt ans on prend tout gaiement. Voyez nos conscrits ! le tirage est pour eux un carnaval. Il y a des mères qui pleurent, il y a des maîtresses qui allument peut-être le charbon du suicide ! Eux font retentir la ville de leurs cris de joie et de leurs chansons.

Le conscrit, en attendant l'habit militaire, vend ses habits bourgeois dont il touche immédiatement le prix, et qu'il livrera à l'acheteur le jour où l'état lui donnera son uniforme, comme le pendu britannique vend son corps au chirurgien et en boit philosophiquement le prix en attendant l'exécution. Riche du prix de sa désfroque, le conscrit se livre à toutes les joies du monde, à toutes les voluptés que la civilisation met à portée de l'opulence. Et d'abord, si c'est à Paris, il prend un fiacre, le fiacre a pour lui un irrésistible attrait, peut-être parce

que comme lui il porte un numéro.

Le conscrit ne marche jamais seul, pas plus au plaisir qu'au feu. Il connaît le proverbe : « Plus on est de conscrits, plus on rit. » Aussi le conscrit ne prend-il jamais un fiacre qu'avec onze de ses camarades. Rien n'est majestueux comme un fiacre portant ses douze conscrits : il y en a sur le siège, il y en a hors des portières, il y en a dedans, dessus, dessous. La conscription est la mort aux chevaux de fiacre. A la barrière, cocher ! En avant les quadrupèdes. Les conscrits vont sabler le Surène et l'Argenteuil. Vive la joie, les pigeons rôtis et les matelottes ! Cette gaieté et cette verve qui s'emparent du conscrit font le plus grand honneur au caractère français et à la vaillance nationale. Il n'y a pourtant plus d'illusion : la capote grise, le pantalon garance en toute saison, un lourd fusil sur l'épaule, du pain de munition, une maigre pitance, une rude discipline, beaucoup de fatigue, et au bout de sept ans le galon rouge de caporal pour peu que l'on soit estimé de ses chefs et chéri du dieu Mars. Et nos conscrits envisagent cette vie avec une bien joyeuse insouciance ! N'est-il pas vrai de dire que le caractère français est toujours pétri de bonne humeur et de bon courage ?

Allez en fiacre aux barrières, heureux

conscrits ! mangez et buvez vos vêtements bourgeois ! dites un tendre et riant adieu à vos tendres affections de la ville et du village ! Puisse la fortune des camps vous être favorable ! puissent les rubans qui ornent vos chapeaux se changer en un ruban qui ornera votre boutonnière !

#### LA RUSÉE COMMÈRE.

Un cordonnier de Lyon était épris des charmes de la femme d'un peintre en bâtimens, son ami. Après un demi mois de déclarations d'amour à cette jeune femme, celle-ci, courroucée de la persévérance du cordonnier, dit un jour à son mari : Ah ça, tu crois qu'un tel est ton ami ; depuis un mois environ il ne fait la cour la plus assidue, tous les jours il m'apporte des fleurs, des bouquets ; il me suit partout, et quand il ne trouve seule, ce sont des propos d'amour à n'en plus finir. — Bah ! dit le peintre. — Mon dieu, oui ! tous mes efforts pour m'en débarrasser ont été inutiles. — Je ne suis plus étonné, dit le mari, de le voir tous les jours me marchander cette armoire : femme, entendons-nous pour le punir. — Je le veux bien, répondit-elle. Les deux époux s'entretinrent sur la punition à infliger au déloyal ami.

Le soir, le galant se présenta plus beau et plus radieux que jamais ; il offrit un énorme bouquet de roses, et

l'accompagnant d'une comparaison que les femmes accueillent toujours avec un nouveau plaisir. Mon mari est absent, dit la jeune femme, il est allé faire un voyage de deux ou trois jours, pour se faire payer d'un débiteur qui lui doit 200 francs. — Alors, belle dame, je suis à vous pour toute la soirée ! Une heure, deux heures s'écoulèrent dans le plus doux tête à tête. Le nouveau don Juan pressait vivement la jeune beauté de se rendre à ses desirs. Il employait tour à tour la force et l'éloquence. Celle-ci résistait avec un imperturbable sang-froid. Tout à coup elle lui dit avec une froide ironie : Mon cher, dans votre profession, vous vous imprégnez d'une odeur de cuir vraiment insupportable. Tenez, prenez un bain dans cette cuve, après je ne dirai peut-être pas non. La physionomie du cordonnier devint étonnée et craintive. Il regarda la jeune femme, puis il se mit dans le bain. Il y était gravement plongé depuis quelques instans, lorsqu'on frappa vivement à la porte. La femme se dressa de toute sa hauteur en s'écriant : C'est mon mari ! A ces paroles, le cœur faillit au cordonnier, ses dents claquèrent, il prit peur. C'est que le peintre en bâtimens ne plaisantait pas. Mon Dieu, sauvez-vous ! — Où ? dit le cordonnier. — Dans cette armoire, s'y blottit.

Le mari entra. Maudit voyage! s'écria-t-il en jetant avec fureur son fouet, ses éperons, son manteau et sa casquette sur le plancher, je n'ai pas rapporté cent sous pour acquitter mon billet de 200 fr. Scélérat de voyage! je meurs de faim et de soif. — Tiens, mon ami, dit la femme d'une voix douce, voici du rôti froid et du vin. Le peintre en bâtimens saisit deux couteaux et prit un affreux plaisir à les faire rudement grincer l'un contre l'autre. Le cordonnier nu, mouillé, blot-tit dans l'armoire, était plus mort que vif. — Allons, puisque la nécessité m'y force, demain je ferai transporter cette armoire chez mon ami le cordonnier; il me faut mes 200 francs pour payer mon billet. Disant cela, il s'approcha de l'armoire et donna deux tours de clé à la serrure. Le cordonnier était brisé de froid et de saisissement. Le peintre soupa tranquillement, puis on alla se coucher.

Le lendemain, à six heures, quatre hommes s'emparèrent de l'armoire et la placèrent sur un brancard. Arrivés à la porte du cordonnier, le peintre en bâtimens fit descendre la femme du cordonnier, qui arriva en demandant des nouvelles de son mari. J'ignore où il est, répondit le peintre, mais voici l'armoire qu'il m'a achetée 200 fr. On mit l'armoire debout, on en fit le tour, puis il mit la clé dans la serrure et l'ouvrit. En

cet instant, on vit s'en échapper un homme tout rouge, les cheveux hérissés, qui se mit à courir comme une bête féroce en se jetant dans la boutique. A cet aspect, la femme effrayée cria au secours, ses garçons accoururent et se mirent à frapper sur le pauvre diable jusqu'à ce qu'enfin il parvint à se faire reconnaître. La correction fut dure et longue. Par une double perfidie, le bain préparé pour le cordonnier était composé d'une forte dose de colle forte, et l'intérieur du placard avait été enduit d'une couche épaisse d'ocre: on devine quelle transformation avait dû subir le pauvre cordonnier. Depuis ce jour néfaste, qui a failli causer une émeute dans sa rue, le galant cordonnier reste au fond de sa boutique, et n'ose plus se montrer au grand jour.

Avis aux maris volages.

#### SUPRÊME FÉLICITÉ DU MATELOT.

Ce n'est ni dans le vin, ni dans l'amour, ni dans la bonne chère que le matelot met sa félicité suprême. Il va demander à son officier la permission d'aller à terre. Cette permission, sollicitée le chapeau bas et l'œil baissé, lui est accordée. En mettant pied sur le rivage, qu'il ne connaît pas encore, il s'informe d'abord à quel prix se boit la bouteille de vin dans le pays, et s'il y a beaucoup

de gendarmes. Le vin et les gendarmes c'est tout ce qui l'intéresse; car il sait qu'il aura à faire à tous deux. Ce qu'il veut surtout, c'est du scandale qui appelle à grands cris la force armée. Arrive seulement un gendarme ou la garde, et vous allez voir comme il va faire briller son audace. Un sabre est élevé sur lui, il le fait voler en éclats en s'armant d'un barreau de chaise brisée. Une baïonnette le menace, il l'écarte d'une main, en lançant un coup de poingt de l'autre! Que des doigts vigoureux le saisissent au collet, c'est là pour lui la moindre des choses: il laisse sous le poingt du gendarme la veste par laquelle il croit le tenir. C'est alors que, tout meurtri, l'œil poché et la chemise en lambeaux, il s'échappe avec la rapidité du cerf; tout glorieux d'avoir acheté, au prix d'une partie de ses vêtemens et de sa sûreté personnelle, le plaisir d'avoir *chaviré* la garde et *embêté* un gendarme. Il se jette à l'eau et regagne à la nage son vaisseau, narguant les *grippes-jésus* qui sont ébahis sur le rivage.

Tout mouillé, il arrive à bord; mais en saisissant la tire-veillé de babord, il change de contenance: c'est une attitude grave qu'il faut prendre, pour se présenter avec une certaine aisance à l'officier du quart. — Lieutenant, me voilà rendu z'à bord. — C'est bien.

Qu'as-tu fait de ta veste? — Mon lieutenant, je l'ai z'oubliée z'à terre, par mégarde. — Où t'es-tu fait noircir l'œil ainsi? C'est z'en tombant sur le banc de l'embarcation, qui roulait. — Va demander ta ration à la cambuse et ton hama; à ton capitaine d'armes. — Merçi, mor lieutenant.

Pour les camarades, le matelot a d'autres explications que pour le lieutenant. Il leur raconte les délices qu'il a goûtées dans cette journée. Ses camarades, restés à bord, l'écoutent avec ravissement, le questionnant avec curiosité. — Comment! tu as buché trois gendarmes? — En trois coups de poingt, de bout je les ai fait arriver à plat. — Et la garde? — La garde! elle est venue pour me poursuivre dans une allée où il y avait une trappe. J'ai t'élevé la trappe, et mes joueurs de clarinettes de cinq pieds ont descendu la garde dans la calle, que j'ai t'entrebaillée, à la seule fin de v'là c'est. (Car le matelot emploie les *s* en parlant à ses supérieurs, et le *t* en parlant à ses égaux.)

Dis donc, reprennent les amis, qui est-ce qui t'a accommodé l'œil au beurre roux? — C'est un coup de poingt que j'ai voulu voir de trop près, et sans lunettes, encore. — Et ta chemise, qui te l'a déralinguée de c'te façon, en manière de brodure au crochet? — Le grappin à

cinq branches du caporal, qui m'a demandé la moitié de ma chemise et de mon gilet rond, pour en avoir un échantillon. Mais c'est égal, je m'suis t'i amusé, bon Dieu de bois ! J'ai cassé en plus de dix mille morceaux tout ce qu'il y avait au cabaret ; j'ai défoncé la fenêtre avec la tête du mari pour ne pas me faire de mal aux mains. Mais j'ai tout d'même perdu ma paire de souliers que tu sais bien, et ma montre de 19 fr. qui était si bonne. Et tous les auditeurs, émerveillés, de répéter en soupirant : « Ce nom de dieu-là, s'est-il amusé !... Ah ! le nom de Dieu !... Demain, j'demande la permission d'aller t'à terre. »

Voilà la suprême félicité du matelot !

### LE SEIGNEUR MYSTIFIÉ.

#### DIALOGUE.

*Le Seigneur.* Ma foi, mon cher Blaise, je t'en fais mon compliment, ta femme est charmante.

*Le Paysan.* Vous êtes ben bon, not' maître, d'la trouver ainsi.

*Le Seigneur.* Sais-tu, Blaise, que je l'ai embrassée.

*Le Paysan.* Pour ça, je l'croyons sans peine.

*Le Seigneur.* Que ne la trouvant pas trop farouche, j'ai glissé ma main dans son sein....

*Le Paysan.* Dame, vous êtes un franc gaillard !

*Le Seigneur.* Que profitant du plus heureux à-propos, je l'ai serrée de si près, que moitié accident, moitié bonne volonté, elle est tombée sur son lit....

*Le Paysan.* Voyez-vous ça !

*Le Seigneur.* Et moi aussi.

*Le Paysan.* Sans vous blesser tous les deux ?

*Le Seigneur.* Jamais chute n'a été si douce.

*Le Paysan.* Vraiment !

*Le Seigneur.* Dans neuf mois, mon ami, tu auras la plus jolie petite fille du monde.

*Le Paysan.* Eh ben ! tant mieux.

*Le Seigneur.* Tu prends les choses à merveille ; je craignais de t'affliger.

*Le paysan.* Pas du tout.

*Le Seigneur.* Me voilà tranquille.

*L: Paysan, d'un air malin :* Monsieur !

*Le Seigneur.* Quoi ?

*Le Paysan.* Si vous me le permettais, j'vous dirions qu'Madame est la pus belle p'rsonn' que j'ayons jamais vue.

*Le Seigneur.* Tu es connaisseur.

*Le Paysan.* Qu'ça m'a tellement chatouillé l'cœur, que j'lui avons dit que j'serions ben heureux d'pouvoir lui appliquer deux petits baisers sur les joues.

*L: Seigneur.* Je n'ai pas de peine à le croire.

*Le Paysan.* Que la voyant rire de toutes ses forces, j'nous sommes avangais, et j'l'avons embrassée bravement deux fois.

*Le Seigneur.* Tu te décides facilement.

*Le Paysan.* Que ces deux baisers lui ont tourné la tête, et que moitié accident, moitié bonne volonté, elle est tombée sur un canapé.

*Le Seigneur.* Ma femme !

*Le Paysan.* Et moi aussi.

*Le Seigneur.* Blaise....

*Le Paysan.* Si ben que dans neuf mois un beau gros garçon....

*Le Seigneur.* Comment, drôle, tu a osé....

*Le Paysan.* Ah ! vous ne prenaï pas la chose aussi ben que moi....

*Le Seigneur.* Misérable !

*Le Paysan.* Pourquoi vous fâcher ? J'connaissons vos manigances avec not' femme ; j'en avous instruit la vôtre ; ça nous a convenu comme ça vous a plu avec Perrette.... partant quitte.

*Le Seigneur.* Au fait, tu as raison, et le plus bête ce n'est pas toi.

#### UN MARI DANS UN CHAPEAU.

Milord Reiss possédait une fortune considérable, qui ne s'élevait pas à moins de cinq cent mille francs de rente. Il passait pour spirituel et ses quarante ans ne l'empêchaient pas d'être recher-

ché par toutes les familles où il y avait des demoiselles à marier. Celles-ci éprouvaient à sa vue une tendre émotion, les mères faisaient son éloge, les pères et les frères l'adoraient : bref, milord était un parti recherché, mais lui, jusques-là, n'avait pas voulu tâter du sacrement du mariage. Cependant il songeait aux années qui commençaient à s'accumuler sur sa tête ; au milieu des fêtes et des réjouissances, les infirmités de l'âge commençaient à le menacer. Ce choix pressait donc, car un retard rendait le choix encore plus dangereux. Enfin, las de chercher, d'étudier, de remarquer, il prit une grande résolution. Il se décida à s'en remettre à la Providence ; il avait toujours été heureux au jeu, il pensa qu'il ne le serait pas moins, lors même que l'enjeu serait une femme.

L'exécution suivit de près la résolution. On était chez le premier ministre d'Angleterre : là brillait tout ce que la cour avait de noble et de beau. On annonça milord Reiss. Il entre gravement, les yeux levés, la pose austère, comme un acteur entrant en scène. Ce fut un éclat de rire général. Mais lui sans se déconcerter : — Je viens consulter le destin, mesdames ; ici est une existence et un cœur d'homme. (Il ouvre son chapeau à côté, plein de billets) Ici il y a cinq cent mille francs de rente.... un

seul de mes billets est noir ; c'est celui qui doit gagner. Que les demoiselles approchent et choisissent.

Et toutes les jeunes filles, ignorant le sujet de cette loterie, s'approchent rieuse et folâtres, et chacune enlève un billet du chapeau entr'ouvert.

Une seule avait le billet noir ; c'est une jeune miss, elle brune, de vingt-cinq ans. — Mademoiselle, lui dit sérieusement milord Reiss, ce que vous avez gagné là, c'est un mari ; je m'étais mis dans mon chapeau avec toute ma fortune, acceptez l'un et l'autre, car tous deux vous appartiennent.

On rit beaucoup, puis on vit que c'était chose sérieuse ; et la jeune miss qui était pauvre, et qui soupirait depuis long-temps après un mari, s'évanouit de plaisir. Le mariage a eu lieu, et l'on dit que Milord est plus heureux de s'en être rapporté au hasard, que s'il avait voulu choisir lui-même.

#### PAS SI SIMPLE QU'IL EN A L'AIR.

Un jeune paysan, ne sachant comment amortir les ardeurs de la concupiscence qui le dévorait toutes les fois qu'il s'approchait de trop près les femmes, alla consulter le médecin du canton. Le docteur lui conseilla de baigner la partie rebelle. Le villageois suivit fidèlement

l'ordonnance, et chaque fois s'en trouvait bien ; mais, un quart d'heure après, l'irritation reparait avec plus de force, et menaçait de franchir tous les obstacles. Désolé d'un état qui lui causait le plus grand embarras, et le faisait montrer au doigt par les vieilles filles, il retourna chez le médecin qui venait de partir pour la chasse avec plusieurs de ses amis. La douleur du villageois fut extrême ; la femme de l'Esculape s'en aperçut, et autant par pure bonté d'âme que par suite de la bienveillance que lui inspirèrent la figure et l'excès de santé du jeune paysan, elle le fit approcher d'elle, l'encouragea, enfin le questionna sur le motif de sa visite. Le jeune homme sentit reparaitre, en lui parlant, l'irritation qu'il cachait de son mieux, mais inutilement à ses regards. Je connais ton mal, lui dit-elle tout en feu, et c'est moi, et non mon mari, qui t'en administrerai le remède : suis-moi.

Le remède opéra, mais seulement après une triple application. Enchanté du succès, et promettant bien de revenir, le jeune homme prit congé de la femme du docteur, et se remit en route. A peu de distance de la maison, il rencontra le médecin et ses amis qui revenaient de la chasse. Parbleu, messieurs, leur dit tout bas le docteur, voici un gaillard de mes malades dont l'indisposi-

(A. B. C.)

24 *Récréations au coin du feu.*

sition vous paraîtra d'une assez plaisante espèce. Je vais lui parler ; il est simple, naïf, et vous pourrez rire tout à votre aise de ses réponses.

— Bonjour, Colas.

— Votre serviteur, M. le docteur.

— D'où viens-tu ?

— De chez vous.

— Ah ! ah ! tu te sentiras donc encore de certaines ardeurs ?...

— Ah ! monsieur, votre remède, froid comme la glace, ne les faisait passer que pour un moment, et je venais vous consulter de nouveau.

— Pauvre garçon, tu as dû bien souffrir !...

(Avec malice) : — Madame votre épouse m'a guéri au moyen d'un petit bain chaud qu'elle m'a fait prendre dans votre fauteuil.

Les amis du docteur rirent beaucoup, le docteur seul ne rit pas.

CURIOSITE PUNIE.

Une jeune dame étant à confesse à un religieux, celui-ci, après plusieurs questions, parut désirer connaître celle qui se confessait : il lui demanda son nom. La dame ne voulant pas satisfaire une curiosité déplacée, lui répondit : Mon père, mon nom n'est pas un péché.

---

TROYES, CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR.

*On trouve aussi à la Librairie de BAUDOT*

- |  |                             |
|--|-----------------------------|
| Jardin d'amour.                                | Amours de Lavallierre.      |
| Jargon de l'argot.                             | Amours de Lucas.            |
| Jean de Calais.                                | Anecdotes sur Napoléon.     |
| Jean de Paris.                                 | Art de tirer les cartes.    |
| Jeune et belle, conte.                         | Arythmétique (petite).      |
| Juif errant.                                   | Aventures de Roquelaure.    |
| Lampe merveilleuse.                            | Belle aux cheveux d'or.     |
| Laurette.                                      | Belle-Etoile.               |
| Lionnette et Coquericot.                       | Belle Hélène.               |
| Magie naturelle.                               | Bergère des Alpes.          |
| Maitresse fidèle.                              | Bible (88 fig. de la).      |
| Mandrin.                                       | Biche au bois.              |
| Méchanceté des filles.                         | Bonhomme Richard.           |
| Minet bleu et Louvette.                        | Bonne mere.                 |
| Miroir des femmes.                             | Bonne petite souris.        |
| Miroir du pécheur.                             | Bouquets poissards.         |
| Nain jaune.                                    | Brave Toulousain.           |
| Napoléon au camp de boulogne, première partie. | Carpillon (princesse).      |
| id seconde partie.                             | Cartouche.                  |
| Napoléon. Bal, Incendie.                       | Catéchisme des gr. filles.  |
| OÛfs de Pâques.                                | Catéchisme poissard.        |
| OEuvres badines de Piron                       | Chansonnier des buveurs.    |
| Oiseau bleu.                                   | Chansonnier national.       |
| Oranger et l'Abeille.                          | Conquêtes de Charlemag.     |
| Palais de la Vengeance.                        | 8 contes des Fées. (8 fig.) |
| Parfait amour.                                 | Contrat de mariage.         |
| Passage du Niémen.                             | Déjeunere de la rapée.      |
| Petit carnaval et poupée.                      | Dialogues des amoureux.     |
| Petit Escamoteur.                              | Ecole des Pères.            |
| Petit vaudevilliste.                           | Etrennes aux riboteurs.     |
| Pierre de Provence.                            | Explication des songes.     |
| Pigeon et la Colombe.                          | Fables d'Ésope. (100 fig.)  |
| Pipe cassée.                                   | Fantôme et le Fermier.      |
| Porteur d'eau espagnol.                        | Fée Anguillette.            |
| Prince Lutin.                                  | Fille du capitaine autrich. |
| Prince Marcassin.                              | Gallien restauré.           |
| Prince Mouton.                                 | Grenouille bienfaisante.    |
| Prophéties de Moul.                            | Gringalet et Vertboquet.    |
| Quarante Voleurs.                              | Histoire des 40 voleurs.    |
|  | Huon de Bordeaux.           |